

le frère et la sœur, se ressemblant comme des jumeaux. Ils sont jolis à ravir. Raphaël les aurait pris tous deux pour modèles, et en aurait fait ces petits anges accoudés au premier plan de son fameux tableau, la Madone de Saint-Sixte, que tout le monde connaît. Ils portent le costume pittoresque des paysans italiens, lequel relève admirablement leur beauté enfantine : le petit garçon en veste de velours jadis vert, petites guêtres et chapeau à large bord, le tout pas mal en loques, ce qui prête davantage au pinceau. La petite fille, en jupon rayé bleu, blanc et rouge carmin, corsage de même, et chiffon plus ou moins blanc autour du cou, et sur la tête un petit châle de toutes couleurs, plié en long et tombant en arrière sur les nattes d'ébène de ses longs cheveux tressés. Les deux enfants tiennent chacun en mains un pavier rempli de bouquets de violettes. Ils accourent, s'approchent en montrant par leur sourire deux rangées de dents de lait nacrées, et cherchent à accrocher à ma boutonnière, ou à glisser dans les basques de mon habit un de ces bouquets, sans rien dire. Et ils continuent à me regarder, et à sourire, et à faire des câlineries, soupirant de temps en temps, avec des gestes expressifs : signor ! signor ! d'une voix d'ange, mélodieuse, perlée. Comment résister à ces naïfs appels, en songeant surtout qu'à l'heure présente la misère est inexprimable en Italie, par suite de la folie du gouvernement ? Et quand on a déposé une obole dans la main de ces enfants, on est récompensé d'avance en voyant le rayon de joie céleste qui passe sur la figure de ces petits chérubins. On se souvient de la touchante poésie d'Alexandre Guiraud, et de ce vers :

“ Un petit sou me rend la vie, ”

Ou mieux encore de ces paroles du Maître Suprême : *Talium est regnum celorum*. Le royaume du ciel est pour de tels enfants.

L'Abbé H. R. CASGRAIN.

Bon à noter

Nous redisons à tous, dit S. S. Léon XIII, dans sa dernière lettre aux cardinaux français : « Plus de partis entre nous ; au contraire, union complète pour soutenir de concert ce qui prime tout avantage terrestre : la religion, la cause de Jésus-Christ. »

Un peu plus loin : « notre silence nous eût rendu coupable devant Dieu et devant les hommes. On eût insinué que nous jugions dignes d'approbation, ou pour le moins de tolérance, les ruines religieuses, morales, civiles, amoncelées par la tyrannie des